

L'Humanisme

Au Moyen Âge, Constantinople (aujourd'hui Istanbul, en Turquie), était la capitale du vaste et puissant Empire byzantin, un empire chrétien qui s'étendait, à l'est de la Méditerranée, sur l'Asie mineure (la Turquie actuelle) et la Grèce, notamment. De brillants artistes et savants travaillaient à Constantinople, faisant de cette ville un centre culturel très important.

Au XV^e siècle, l'Empire byzantin s'effondre, attaqué par les Turcs ottomans, qui, en 1453, s'emparent de Constantinople. Cette date de 1453 est souvent retenue par les historiens pour marquer, symboliquement, la fin du Moyen Âge, d'autant plus qu'elle correspond aussi à l'achèvement de la guerre de Cent ans (qui a opposé la France à l'Angleterre) et à une véritable révolution technique, avec l'invention par Gutenberg, dans les années 1450, de l'imprimerie, qui permet une bien meilleure diffusion des livres, et donc des idées.

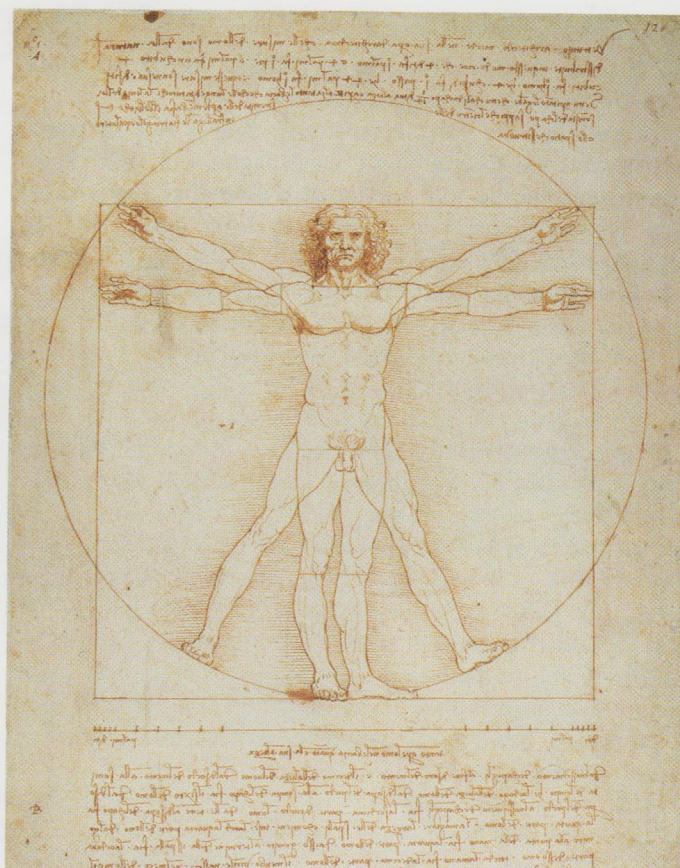
Lors de la chute de l'Empire byzantin et de Constantinople, de nombreux savants grecs, fuyant les envahisseurs, viennent se réfugier en Italie. Ils apportent avec eux de précieux manuscrits : des textes littéraires, philosophiques et scientifiques de l'Antiquité grecque et romaine, textes jusqu'alors ignorés en Europe occidentale.

Ainsi, en Italie d'abord, puis en France et dans le reste de l'Europe, on redécouvre avec enthousiasme, après plusieurs siècles d'oubli, les textes des grands auteurs grecs et latins. C'est une véritable révélation, et désormais le savoir et la pensée antiques nourrissent la réflexion et l'inspiration des artistes, des poètes et des savants : ainsi naît ce vaste mouvement culturel qu'on appelle l'Humanisme.

Dans l'Europe des XV^e-XVI^e siècles, les humanistes sont des érudits qui se passionnent pour l'étude des auteurs de l'Antiquité et des langues anciennes (le grec, le latin, l'hébreu). L'Humanisme, c'est en effet l'amour des *humanitas*, c'est-à-dire de la "culture générale", du savoir, et des *litterae humaniores*, des "lettres qui rendent plus humains", expression latine désignant la littérature et, plus généralement, les connaissances profanes (non religieuses).

Car, avec l'Humanisme, l'Homme, l'être humain, devient une créature remarquable entre toutes : « On ne peut rien voir de plus admirable dans le monde que l'homme », écrit le philosophe humaniste italien Jean Pic de la Mirandole, faisant ainsi écho à cette pensée du poète grec Sophocle (V^e siècle avant J.-C.) : « Il est bien des merveilles en ce monde, mais il n'en est pas de plus grande que l'homme. »

La pensée et la philosophie humanistes sont en effet centrées sur l'Homme, et sur la dignité de l'être humain, ce qui consti-



▲ Avec l'Humanisme, l'Homme (au sens d'"être humain") prend conscience de ses possibilités, de ses facultés, et se perçoit désormais comme le centre de l'univers (l'Homme de Vitruve, dessin de Léonard de Vinci, vers 1490).

tue un changement radical : en effet, au Moyen Âge, l'homme ne se définissait que par Dieu et la religion ; on considérait que, sur Terre, l'homme devait subir son destin, passivement, en attendant d'être appelé au Ciel, auprès de Dieu. Avec l'Humanisme, l'Homme (dont le nom peut désormais se parer d'une orgueilleuse majuscule) devient un être agissant, libre, car Dieu lui a donné la liberté ; et de cette liberté, l'homme peut faire, selon ses choix, un bon ou un mauvais usage.

« On ne naît pas homme, on le devient », affirme Érasme, l'un des plus fameux humanistes des XV^e-XVI^e siècles : cela signifie que, pour mériter la dignité d'être humain, l'homme doit cultiver ses dons et son intelligence, les faire fructifier, dans une perpétuelle quête de savoir et de connaissance, de sagesse et de vérité.

Les humanistes de la Renaissance (puisque c'est ainsi qu'on appelle cette période où renaissent avec vigueur les arts et les lettres) voyagent à travers l'Europe, se rencontrent, s'écrivent pour échanger leurs idées. Ils fondent ainsi une communauté de pensée, la République des Lettres, espace intellectuel qui ignore les frontières, vaste réseau d'érudits partageant les valeurs humanistes.

LES « PRINCES » DE L'HUMANISME



© Photo Josee/Leemage

▲ Érasme (portrait par Holbein le Jeune, XVI^e siècle)

● ÉRASME (1467 ?-1536)

Cet humaniste hollandais est attaché aux idées de tolérance religieuse et de paix universelle entre les pays. Il compose l'*Éloge de la folie*, qui fait scandale : en effet, Érasme, dans cet ouvrage, dénonce entre autres, sur le ton de la satire, les superstitions et les préjugés entretenus par l'Église catholique. Humaniste chrétien, Érasme cherche la **vérité** du message des Évangiles (les livres sur lesquels est fondé le christianisme). Il est partisan d'une éducation moderne et totalement renouée, fondée sur la **raison**.

● THOMAS MORE (1478-1535)

Cet humaniste anglais est l'auteur génial de l'*Utopie*, ouvrage dans lequel il invente une île imaginaire, pays idéal, sans violence ni injustices, sans argent ni misère, où règnent la **sagesse**, la mesure, la raison, la **liberté** et la **tolérance religieuse**. Thomas More rêve ainsi d'une civilisation idéale, où tous les biens sont mis en commun et partagés.

● GUILLAUME BUDÉ (1467-1540)

Il est l'un des premiers grands humanistes français. Il s'oppose à l'enseignement alors diffusé par l'Université de la Sorbonne, enseignement poussiéreux, figé, hérité du Moyen Âge, et incite le roi François I^{er} à fonder un nouveau Collège, plus tard appelé le Collège de France, consacré à l'étude des langues anciennes (le grec, le latin et l'hébreu).

● FRANÇOIS RABELAIS (1494 ?-1553)

À la fois moine, médecin et écrivain, il est l'auteur de romans satiriques et burlesques, comme *Pantagruel* et *Gargantua*, qui narrent les aventures fort comiques d'une race de bons géants. Rabelais se moque des professeurs de la Sorbonne, qui abrutissent leurs étudiants en leur faisant rabâcher des bêtises incompréhensibles, et oppose à cet enseignement stupide une éducation moderne, nouvelle, humaniste, favorisant l'épanouissement du corps et de l'esprit. Rabelais, ogre "pantagruélique", dévore le **savoir** et toutes les **connaissances** avec le plus joyeux des appétits. Il imagine une communauté idéale, l'abbaye de Thélème, où vivent femmes et hommes de beau lignage et de grande beauté, dans l'harmonie, dans la douce paix du Bien (bien-être physique et moral), et en toute liberté, puisque, ici, la seule loi est « **Fais ce que tu voudras** », à l'aune du **respect** et de la **tolérance**.



© Costa/Leemage

▲ Gargantua, le géant imaginé par Rabelais, a un appétit d'ogre, symbole de l'immense avidité des humanistes pour le savoir et la culture (illustration de Gustave Doré, XIX^e siècle).



© Photo Josee/Leemage

● MONTAIGNE (1533-1592)

Il est l'auteur original des *Essais*, ouvrage de réflexions sur les grandes préoccupations universelles de l'humanité. Réflexions donc sur la **tolérance** (comment ne pas être prisonnier des coutumes et des préjugés ?), sur un nouveau système d'**éducation**, plus propice à l'épanouissement des enfants, sur le **voyage** qui ouvre l'esprit et adoucit les mœurs, et qui sert à former le jugement, et réflexions enfin sur la mort, en forme de leçon de sagesse : il faut apprendre à vivre heureux avec l'idée de la mort, puisqu'elle est inéluctable, et, dit Montaigne, « **philosopher, c'est apprendre à mourir** ».

◀ Montaigne (peinture anonyme, XVI^e siècle)

Les Grands Rhétoriciens



▲ Le poète Jean Marot remet un de ses ouvrages à Anne de Bretagne, reine de France (illustration d'après une miniature du XVI^e siècle).

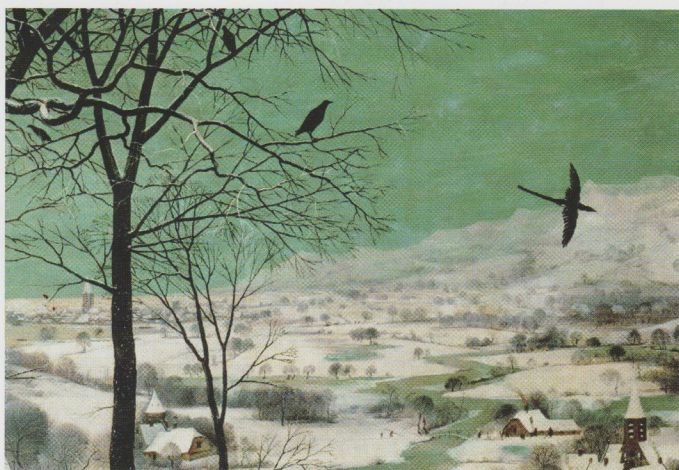
La **rhétorique** (du grec *rhētorikē*), c'est l'art du discours, l'ensemble des procédés (comme les figures de style, par exemple) utilisés pour composer un discours. Au XV^e siècle, on distinguait la *première rhétorique*, ou art de s'exprimer en prose, de la *seconde rhétorique*, ou art de versifier (de composer en vers) et de rimer. De là vient le nom de **Grands Rhétoriciens** donné aux représentants d'un courant poétique qui s'est développé, en France, dans la seconde moitié du XV^e siècle et jusqu'au début du XVI^e siècle.

Les Grands Rhétoriciens étaient des poètes liés à des cours princières ou royales : leur poésie célèbre donc, sous forme d'éloge, les mérites et la gloire des puissants seigneurs qui les payaient pour cela. Mais ce qui fait l'originalité de ces poètes, c'est un projet commun (et, en ce sens, on peut dire que les Grands Rhétoriciens constituent la toute première école littéraire) : **explorer, dans une poésie savante, les richesses et les possibilités de la langue**, dans toute sa diversité et sa complexité.

Ainsi, les Grands Rhétoriciens jouent sur les sonorités et les rythmes, jonglent avec les mots et les rimes, et aussi avec les langues et les genres, puisque parfois, dans un même poème, ils mêlent le latin et le français, ou font alterner la prose et les vers... Ils se livrent à toute sorte d'acrobaties poétiques. Leur poésie est un brillant spectacle, à l'image des cours princières où tout est apparat, faste, représentation et illusion.

Parmi les Grands Rhétoriciens, citons **Jean Meschinot** (vers 1422-vers 1491), à la cour de Bretagne, un virtuose de la rime équivoquée (fondée sur un calembour, comme lorsque la *froidure* rime avec le *froid dure*) :

*Par déplaisir, faim et froidure,
Les pauvres gens meurent souvent,
Et sont, tant que chaud et froid dure,
Aux champs nus, sous pluie et sous vent...*



Citons aussi **Jean Molinet** (1435-1507) et **Jean Lemaire de Belges** (1473-1524), à la cour de Bourgogne, ou encore **Jean Marot** (vers 1450- vers 1526), qui vécut dans l'entourage du roi Louis XII. Son fils, **Clément Marot**, est l'un des plus illustres poètes français du XVI^e siècle, et le début de son œuvre se rattache au courant des Grands Rhétoriciens (il évoluera ensuite vers un style et une inspiration plus personnels), comme en témoigne cette *Petite Épître au Roi*, où le poète joue sur les mots (rimes équivoquées), tous dérivés du terme *rime* :

*En m'ébattant je fais rondeaux en rime,
Et en rimant bien souvent je m'enrime ;
Bref, c'est pitié d'entre nous rimailleurs,
Car vous trouvez assez de rime ailleurs,
Et quand vous plaît mieux que moi rimassez,
Des biens avez et de la rime assez...*



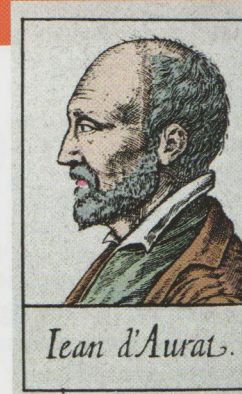
Joachim du Bellay.

© Costa/Leemage



Jean Antho. de Baïf.

© Costa/Leemage



Jean d'Aurat.

© Costa/Leemage

La Pléiade

La Pléiade est assurément **une école littéraire**, qui naît à Paris, à la fin des années 1540, au collège de Coqueret, alors dirigé par **Jean Dorat**, fervent humaniste, et donc grand admirateur de la culture gréco-latine.



Remy Belleau

© Costa/Leemage



Pierre de Ronsard

© Costa/Leemage



Estienne Jodelle.

© Costa/Leemage

Les étudiants qui fréquentent ce collège étudient le grec, le latin, la poésie et la philosophie antiques, et l'italien aussi, pour pouvoir lire dans le texte original les œuvres du grand poète italien Pétrarque. Au sein du collège de Coqueret, un groupe d'étudiants, parmi lesquels **Pierre de Ronsard** et **Joachim du Bellay**, fondent un petit cercle poétique, d'abord appelé *la Brigade*, puis *la Pléiade* (du nom d'une constellation composée de sept étoiles).

Outre Ronsard et Du Bellay, les poètes **Jacques Peletier du Mans**, **Rémy Belleau**, **Antoine de Baïf**, **Pontus de Tyard** et **Étienne Jodelle** ont fait partie de la Pléiade, partageant le même **enthousiasme pour la culture antique**, et aussi une même ambition et un même projet : donner à la langue et à la poésie françaises ses lettres de noblesse.

Ce programme, Joachim du Bellay le définit et l'explique dans la *Défense et illustration de la langue française*, ouvrage publié en 1549 : **il faut**, dit-il, "**illustrer**" (**rendre illustre**) **la littérature française, en imitant les Anciens (les poètes grecs et latins)**, pour les égaier, voire les surpasser ; **mais**, constate-t-il, **la langue française est pauvre, comparée au grec et au latin ; il est donc nécessaire de l'enrichir, notamment en créant des mots nouveaux.**

Pour enrichir le vocabulaire français, les poètes de la Pléiade préconisent d'emprunter des mots au latin et au grec, de réutiliser des mots anciens oubliés, ou encore d'agrémenter les mots existants de suffixes : avec une *âme*, on obtient une *âmelette*, vocable aussi neuf que charmant

et plaisant ! Mise en pratique du procédé, par Ronsard, dans ce poème dédié à son âme :

*Amelette Ronsardelette,
Mignonnette, doucelette,
Très chère hôtesse de mon corps,
Tu descends là-bas faiblelette,
Pâle, maigrelette, seulette,
Dans le froid Royaume des morts...*

Les membres de la Pléiade ont une haute idée de ce qu'est un poète : son inspiration est une grâce du Ciel, et ainsi il est animé d'un souffle divin, et élevé au rang de devin. C'est ce que Ronsard appelle, dans son *Hymne de l'automne*, le « don de poésie » :

*Quand l'homme en est touché, il devient un prophète,
Il prédit toute chose avant qu'elle soit faite,
Il connaît la nature, et les secrets des cieux,
Et d'un esprit bouillant s'élève entre les Dieux.
Il connaît la vertu des herbes et des pierres,
Il enferme les vents, il charme les tonnerres...*

Mais le « don de poésie » ne suffit pas. Le poète, pour atteindre la perfection dans son art, doit travailler durement, inlassablement, dans la solitude, loin des bruits du monde et de l'agitation des cours princières, pour préserver son indépendance d'esprit. Écoutons encore un extrait de l'*Hymne de l'automne* :

*Tu n'auras point de peur qu'un Roi de sa tempête
Te vienne en moins d'un jour escarbouiller la tête,
Ou confisquer tes biens ; mais tout paisible et coi
Tu vivras dans les bois pour la Muse et pour toi.*